

DOI : 10.5281/zenodo.12571686

L'ALTERNANCE CODIQUE DANS LE TEXTE MAGHRÉBIN D'EXPRESSION FRANÇAISE CHEZ NINA BOURAOUI ET ASSIA DJEBA¹

Résumé : Le texte maghrébin d'expression française est parsemé de mots étrangers appartenant à l'arabe algérien. L'auteur maghrébin revient souvent puiser dans son parler maternel pour s'exprimer dans une langue qu'il emprunte. Voulant ainsi vaciller entre deux systèmes grammaticaux totalement opposés, les auteurs maghrébains, par leur choix linguistique de vouloir mettre en avant le dialecte algérien, ornent leurs créations de bribes exotiques en français pour l'agrémenter. Partant de ce constat, nous nous demandons le pourquoi d'une telle convocation linguistique, et nous nous proposons de lever le voile sur une telle utilisation discursive.

Mots-clés : texte maghrébin, codeswitching, dialecte algérien, emprunt, xénisme

CODE-SWITCHING IN THE FRENCH-SPEAKING MAGHREB TEXT BY NINA BOURAOUI AND ASSIA DJEBAR

Abstract: The French-language Maghreb text is sprinkled with foreign words belonging to Algerian Arabic. The Maghreb author often returns to draw on his mother's speech to express himself in a language he borrows. Wanting to vacillate between two totally opposite grammatical systems, the Maghreb authors, through their linguistic choice to highlight the Algerian dialect, adorn their creations with snippets exotic to French to embellish it. Based on this observation, we ask ourselves why such a linguistic summons, and we propose to lift the veil on such discursive use.

Key words: Maghreb text, codeswitching, Algerian dialect, borrowing, xenism

Introduction

Un phénomène de métissage et d'éclectisme est né de cette union, on pourrait évoquer l'alternance codique que Gumperez définit comme la « juxtaposition dans un même échange verbal, de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux distincts » (Gumperez, 2009 : 40) Il s'agit du passage d'un système grammatical à un autre, d'une langue à une autre. Ce procédé discursif qui consiste à changer de code linguistique et qui atteste d'une « imbrication » culturelle est appelé aussi « colinguisme »² (Balibar, 1993 : 38). Il s'agit du concept de Renée Balibar qui comprend la coexistence de deux langues dans un même texte.

Nous tenterons à travers notre analyse de montrer la raison d'une telle utilisation. Autrement-dit, il sera question de cerner le « pourquoi » d'une telle convocation linguistique. Dans cette optique, il est possible d'évoquer le « colinguisme », ce procédé discursif auquel

¹ Fatima Zohra **Bouchakour**, University of Ain Temouchent, Algeria
fatimabchk@yahoo.com / fatima.bouchakour@univ-temouchent

² Il s'agit du concept de Renée BALIBAR qui comprend la coexistence de deux langues dans un même texte.



a eu recours l'auteur pour transposer sa langue source dans la langue de son texte et de son expression -le Français-.

Ce parler algérien qui puise sa source dans trois bassins linguistiques les uns plus différents que les autres (l'Arabe, le Français, et l'Amazighe), est considéré comme le dialecte officiel adopté par le peuple algérien pour s'exprimer. D'autres langues comme l'Espagnol, l'Italien, le Turc peuvent se faire ressentir quand on pratique cette langue si particulière et unique de par sa morphologie et son éclectisme. Notons toutefois que chaque région, qui constitue le grand territoire algérien, a sa propre particularité dialectale.

Le passage d'une langue à une autre impose une utilisation de mots « étrangers », il pourrait s'agir d'« emprunts » comme il pourrait s'agir de « xénismes », ces deux notions clés qu'a impliquées l'auteur dans ses écrits ne sont pas gratuites. Rappelons que l'« emprunt » ne marque réellement une volonté pour passer d'un système linguistique à un autre contrairement au « xénisme » qui lui affiche ce manque pour dire les choses dans son propre parler. Pour mieux cerner ces notions clés de notre étude, nous nous référons au Dictionnaire étymologique de Jean Dubois, Henri Mitterand et Albert Dauzat.

1.1. *Le Jour du séisme* de Nina BOURAOUI

Le Jour du séisme connote le drame. Il amorce d'emblée un drame, et ce dernier est le cataclysme repris dans sa dimension linguistique arabe par le vocable « *el zilzel* », comme pour reproduire phonétiquement¹ ce drame inévitable. On trouve plusieurs titres formés sur cet exemple : *Le Jour de la tornade*, *Le Jour de la fin du monde*, *Le Jour de la colère de Dieu*, *Le Jour des morts*, titres qui annoncent des thèmes tragiques. Il s'agit d'un titre allusif, suggérant le tragique à travers une structure syntaxique simple.

1. a. *El zilzel*

Le mot appartient à la culture de l'auteure, ce dernier lui rappelle ses grands-parents paternels « Je viens de la terre de mon père. Je viens de la terre de Rabiâ et Bachir, ses parents » (BOURAOUI, 2016 : 23). Ce zilzel, cet ébranlement secoue sa terre, celle de Rabiâ et Bachir, ébranle son enfance. Ses mouvements amorcent l'avènement d'une bête confinée au fin fonds de la Terre. Elle l'évoque comme on pourrait évoquer un individu à travers une finesse linguistique singulière. Elle décrit le phénomène naturel tel un mal se propageant insidieusement. Son avènement est dépeint tel un mystère se faufilant à travers les profondeurs de la Terre :

Il rampe sous mon corps. Il monte des profondeurs. Il vient des sables et des gravats, la fosse du monde. Il saccage, par étapes. Il arrive, sous mon ventre. Il est, à proximité. Je sais sa force qui abat et décompose. Il travaille dans la perte, il vient avec le vent et la poussière, il embrasse, immense, il couvre la terre, drapée, il renverse ses beautés, il noie les plaines, il fouille des récifs, il dévie les oueds, il sépare les montagnes, il prend un nom, el zilzel. (BOURAOUI, 2016 : 23)

¹ Le bruit de la Terre lors d'un tremblement-de-terre.



Les vocables suivants soulignent son enfance :

Mon enfance ouvre le jardin, el boustane. Elle dicte et impose. Elle construit une école, el madrassa. Elle prend et remplace. Elle écrit, kattaba. L'enfance est un lieu ouvert. Elle est, soutenue. Elle est, à proximité. Elle devient un corps, une voix, un sens. Elle porte deux visages. Elle existe, encore. Elle déborde. Elle tient sur un jour. Elle reste, à jamais. Elle se transmet. Elle fait –âmmala- la mémoire.

Mon enfance dévore ma vie. (Bouraoui, 2016 : 48)

“*El boustane, el madrassa, kattaba, âmmala*” semblent meubler les souvenirs qui composent l'enfance de l'écrivaine. L'Arabe classique s'apparente dans cet extrait à une période de la vie de Nina Bouraoui lui rappelant ses premières années de vie à *El Djazaïr*. Elle choisit de juxtaposer les mots pour marquer cette cohabitation de deux langues comme pour exhiber son appartenance. Marquer le texte de deux systèmes grammaticaux opposés témoigne d'un métissage linguistique pour rappeler son métissage racial. Elle le fait d'une manière ostentatoire. En effet, elle ponctue son texte de vocables arabes pour rappeler l'école, l'institution, la rigueur de l'époque et de l'École algérienne.

A travers cette convocation psychologique et mnémonique, Nina Bouraoui évoque un autre *Jour* qui la marque, celui de l'école où l'enfance « tient sur un jour ». Elle assemble un champ lexical composé essentiellement de xénismes reprenant la dimension écolière de ses réminiscences et l'apposant aux vocables français qu'elle a choisis comme pour former une binarité. Une binarité capable de créer un contraste linguistique captivant pour aiguiller l'attention du lecteur sur sa langue paternelle, et par ricochet, sur son appartenance.

Par le biais de l'espace imaginaire qu'elle s'est créé, l'auteure transpose son lectorat en activant un monde imaginaire poétiquement décrit par sa souvenance. Son enfance est liée à sa terre, et à cause du *zilzel*, elle est comme amputée « Je deviens sans enfance. » (Bouraoui, 2016 : 74)

El bahr (Bouraoui, 2016 : 75), cette immensité qui s'étale à perte de vue, s'enrichit dans le texte de Bouraoui d'une résonance affective. En effet, *el bahr*, caché, et dont l'accès est difficile, représente le lieu de refuge, d'éloignement, et d'isolement, comme un ailleurs qui se révèle vecteur de rêverie, comme « une île enfouie et posée sur les eaux » (Bouraoui, 2016 : 76). Source intarissable de vie, *el bahr* se présente tel cet espace secret, caché au regard de tous. Enfoui comme un trésor, *Le Rocher Plat* frappe par sa beauté pittoresque qui connecte grands et petits. Décrit comme un endroit paradisiaque aux dimensions édéniques, ce lieu se fait la figuration utopique du genre humain à l'aspect « ... miraculeux. Il est, en vérité. Ici, la nuit ne vient pas. L'orage ne noie pas. Le vent passe. Le mal est une ombre chassée. Ici, le ciel descend vers les siens » (Bouraoui, 2016 : 76). Aucun phénomène naturel n'ose troubler l'accalmie des lieux, cet endroit se veut un canon, un modèle idéal de référence céleste sur Terre. La sainteté des lieux égale le ciel à elle seule.

« Je vais, vers la mer qui gouverne » (Bouraoui, 2016 : 75) régner en maître absolu, *el bahr* domine, mais aussi « caché comme les ruines romaines » (Bouraoui, 2016 : 75), comme un trésor soigneusement mis à l'abri des regards, il recèle la vie traduite par les mouvements de la surface. Posé comme un bijou ornant cette immensité, *el bahr* incarne le rêve, l'irréel « le rêve humain d'une vie heureuse. Il achève la dérive. Il révèle le paradis. Il n'est ni la mer, ni la terre. Il est miraculeux. » (Bouraoui, 2016 : 76)

Le texte se propose de reprendre la personnalité de Bouraoui qui se trouve à l'orée de deux cultures diamétralement opposées. A l'instar de la romancière qui se trouve à la lisière de deux mondes que tout oppose, son texte se revêt de multilinguisme pour afficher



son identité. L'aspect linguistique en atteste à travers la convocation de vocables étrangers dont les équivalents existent dans la langue d'expression (le français). Il est clairement question de revendication identitaire à travers la convocation de xénismes de l'arabe classique en affichant son adoration de sa terre ancestrale. Elle met son métissage au service de sa fiction autobiographique.

Nina Bouraoui souhaiterait peut-être renouer avec la terre de ses grands-parents en faisant appel à sa langue maternelle. Nous pourrions aussi suspecter la revendication de son appartenance algérienne et ceci par le biais de xénismes qu'elle a parsemés dans son texte.

2. *Thelja* ou *Neige*, bipolarité patronymique

Par le biais de la transposition patronymique multi-linguiste, nous pourrions interpréter ce procédé comme une tentative de spoliation soft visant l'intégration intercommunautaire à travers le changement d'appellation. *François*, lors d'un partage d'intimité avec *Thelja*, demande à cette dernière de lui communiquer la signification de son prénom :

-Dis-moi donc ! –Te dire quoi ? –Souviens-toi, à Paris, plusieurs fois, je t'ai demandé la signification de ton prénom. Tu me disais : « après, après, je vous dirai ! Tu riais comme si tu te moquais... en fait, tu esquivais. [...] -Thelja, insiste-t-il, je voudrais te dire 'ma Thelja'. Comment te le répéter sans en savoir la signification première ? (Djebar, 2003 : 57)

Il ressort de ce passage le désir déterminé de l'amant de vouloir connaître la charge sémantique du prénom de son amante afin de la considérer comme acquise « ma Thelja ». La possession est ponctuée par la convocation de l'adjectif possessif « ma » suivi du prénom « *Thelja* ». Le discours est prononcé après que le contact des chairs se soit produit, en un ailleurs qui se veut à l'image de son patronyme « l'Alsace », « Strasbourg ». Nous pouvons supposer l'intention de l'auteure de vouloir agencer ses éléments romanesques dans le but d'instaurer un cadre harmonieux. Effectivement, le sens du patronyme du personnage *Thelja* est révélé à Strasbourg, la ville recouverte de neige en hiver tout comme son nom le véhicule.

La déclinaison linguistique de *Thelja* à *Neige* coïncide avec le déplacement du personnage d'Alger vers l'Alsace, du pays des oasis et des dattes vers les frontières franco-allemandes. Dans cette considération, nous pouvons assimiler ce glissement patronymique au changement géographique que le personnage vit. Notre regard s'attache à voir dans cette concrétisation linguistique la potentielle mutation du personnage qui pourrait attester d'une imbrication culturelle.

Le texte nous interpelle dans cette observation, et l'extrait qui suit illustre ce contraste : « Je suis née dans une oasis aux portes du désert. [...] "Thelja", mon chéri, signifie Neige ! ... Je n'y peux rien, je suis une femme née dans une oasis et prénommée Neige » (Djebar, 2003 : 58). L'appellation de *Thelja* ne se trouve pas dans la continuité sémantique du patronyme, elle transgresse le sens en mettant en contraste le patronyme et celui qui le porte. Elle s'appelle « *Neige* » mais elle est ardente, elle vient d'Algérie, du pays du soleil, mais elle s'appelle « *Thelja* ». Elle contient en elle l'ardeur du Désert, la chaleur de ses lieux, et le soleil de son pays.

A travers cette décision créative de l'auteure en faisant contraste avec ses origines, sa ville natale constituée essentiellement d'oasis, Assia Djebar rappelle la neige de la ville alsacienne « Strasbourg ». Son patronyme peut être considéré comme un 'clin d'œil' à Biskra.

Il nous semble plausible que *François*, ce Français portant bien son nom, veuille dévoiler *Thelja* en tant que femme, l'extirper de sa coquille pour la révéler. Pour ce faire, il traduit littéralement son prénom. Il est aussi possible qu'il souhaite pratiquer sa langue maternelle le « français » pour écarter toute autre langue étrangère, ou possiblement avoir l'aisance de parler sa



langue et se trouver dans son bain linguistique. « -Excuse-moi (il lui parlait de sa voix tendre), je ne t'ai même pas demandé, en venant ici, si cela te coûtait !... Excuse-moi, Neige ! », « Neige ».

Ceci nous amène à penser qu'il souhaite l'adopter, la transposer dans son espace à lui à travers le passage d'un système grammatical vers un autre par le truchement de la traduction littérale. En quelque sorte, procéder à sa conversion après le contact de la chair et l'acquisition du cœur. Franciser le patronyme de son amante permettrait de faciliter son intégration. Premier pas vers la conversion communautaire pour garantir cette dernière. Ainsi, la réduction de la distanciation se traduit par le changement patronymique et le jeu de l'alternance du vouvoiement et du tutoiement. *François* crée une nouvelle sphère de nature francophone ayant des dimensions culturelles nouvelles. Cette constatation nous conduit directement à la formulation suivante : La langue se met au service des besoins conversationnels des protagonistes.

2. a. Alsagérie / FraNeige

Un seul mot reprend deux notions à la fois. Il s'agit d'un néologisme qui combine deux mots pour décrire une idée ou un concept qui n'ont pas de mot unique existant pour les qualifier. Il résulte d'un besoin de dire, d'expliquer et/ou de s'exprimer. Le mot-valise répond à un besoin spécifique du langage communicationnel.

« Alsagérie » : cette formation prend sa source des mots *Alsace* et *Algérie* et passe par plusieurs sentiers battus pour converger vers le mot *Alsagérie*. Ce croisement lexical forme la fusion de *François* et *Thelja*. Ce lexème d'ordre singulier reprend la nature de leur relation, voire leur symbiose. À présent, ils ne font qu'un. La plasticité du lexique a permis à la composition discursive d'assouvir les besoins de la communication en impliquant un remodelage des lexèmes standardisés, ce qui a donné naissance à « *Alsagérie* ». Notre regard s'attache à voir dans cette création néologique la fusion de *François*, ce Français pure souche et, de *Thelja* cette Algérienne originaire des fins fonds du désert.

Alsagérie composition syllabique trouvant sa source dans les mots : « *Alsace* » et « *Algérie* », connaît dans le texte quelques distorsions linguistiques migrant du français vers l'arabe classique et vis-versa. Ce paradigme se développe sur la matrice : « nom + Algérie » à l'instar de « *Nostalgie* » pour connoter la nostalgie des Pieds-Noirs à l'égard de leur pays natal l'« Algérie ». Cette création de type substantif (nom-nom) engendre un reclassement, une recatégorisation lexicale. Le remodelage fusionnel peut connaître des créations de natures grammaticales différentes.

Le passage ci-dessous qui connote la fusion de *François* et de *Thelja*, témoigne de la réduction de la dimension spatiale, gomme la distanciation (spatiale et/ou physique), unifie deux communautés, montre le passé commun de l'Algérie et de la France à travers cette combinaison linguistique.

-Alsace, Algérie... Non, plutôt Alsagérie !
-Alsagérie, en quelle langue ce mot ? Dans la tienne, dans la mienne ?
-Redis ce mot dans ce noir de notre chambre, redis-le ! La fenêtre est ouverte sur le jardin embaumant dans la nuit éclaircie... (Djebar, 2003 : 373)

Le couple, dans cette obscurité de leur chambre d'hôtel, s'adonne au jeu des langues en opérant des placements et des déplacements syllabiques. Comme un scrabble des syllabes. Qu'il s'agisse



d'aphérèse¹, de syncope² ou d'apocope³, les personnages exposent le parcours de mutations du néologisme à travers un jeu de mots ressemblant à un processus de transformation linguistique singulier.

Il est évident que cette manipulation du langage, se propose de montrer ostentatoirement le télescopage lexical auquel sont sujets les métamorphoses ci-dessous. Ces créations semblent surgir d'un procédé spontané basé sur deux mots, que leur fabrication ne se préoccupe nullement de l'aspect graphique, autrement-dit « sans souci d'une logique morphologique » (Gaudin, Guespin, 2000 : 291). Ainsi *ElDjazaïer*, *ElDjazayer*, *El Djazeïer*, ou *ElDjezeyer*, ces xénismes du Parler algérien participent, à travers un emprunt syllabique, à composer les propositions ou les possibilités linguistiques disséquées. Des lexèmes transcrivant le mot arabe [alʒæʔi] « الجزائر ». Il serait nécessaire à présent de nous intéresser à la plasticité du langage qui a rogné les limites lexicales :

-Dans le noir seulement, ou dans l'amour, je crois, même à midi, je te tutoie désormais. Redis-moi ce mot : épelle-le lentement, si seulement... comme si tu me caressais avec,

-**Al za gé rie !**

-Ce mot, il tangué !

[...]

-Et moi, une douleur "**Alza-gérie**". Je le coupe ainsi en deux, pour arriver vite sur toi.

Toi, mon égérie ! ... Or il y a le z juste avant.

-Le z dans mon alphabet d'enfance n'est pas pourtant une trace de souffrance, non. Cette consonne annonce la beauté et l'éclat : z comme "zina". Zina, l'adjectif signifie belle ; comme substantif, il désigne l'accouplement. Il y a donc un couple dans "Alsagérie", un couple heureux, un couple faisant l'amour. Comme nous, à présent, dans cette pénombre, devant la fenêtre ouverte... (Djebar, 2003 :373)

2. a. 1. Al za gé rie, « Alza/gérie »

Ce premier exemple se compose essentiellement de syllabes tirées du mot français « **Al/gé/rie** » ; « **Al** », « **gé** », « **rie** », comme pour montrer l'ascendant de *François* sur *Thelja*. Une césure est opérée par l'unité syllabique « **za** » piochée dans le mot « **Dja/zaïer** » comme pour le raccourcir et le ponctuer. Nous pourrions aussi voir dans ce cas l'intrusion de *François* par la langue française au sein de *Thelja*, la pénétrant doublement : corporellement et linguistiquement. Il est à noter que le lexème, expose un certain équilibre phonétique ; en effet, la première moitié qui le compose est « **Alza** » qui rappelle l'Alsace, et la seconde moitié est « **gérie** » rappelant le mot « **Algérie** ». Dans ce cas, une apocope est opérée sur le vocable « **Alsace** » et une apherèse sur le vocable « **Algérie** ».

2. a. 2. Alza-gérie

Le mot titube, oscille, n'arrive pas à se situer, il est situé entre-deux ; entre-deux amants, entre-deux langues, entre-deux pays, entre-deux espaces, entre-deux réalités, entre-deux corps, et entre-deux vérités. Il reprend la relation qui lie *François* et *Thelja*.

Pour *Thelja* il connote la 'douleur', pour *François* la 'douceur'. Elle y voit la beauté et aussi la fornication, sens dénoté du mot « *zina* », ou l'accouplement. « Il y a donc un couple dans

¹ Aphérèse : suppression de phonèmes au début du mot.

² Syncope : suppression de phonèmes au milieu du mot.

³ Apocope : chute de phonèmes à la fin du mot.



“*Alsagérie*“, un couple heureux, un couple faisant l’amour. Comme [eux] nous, à présent, dans cette pénombre, devant la fenêtre ouverte... »

Par ailleurs, ces indices pourraient témoigner d’un équilibre entre les deux protagonistes dans la mesure où chacun souhaite intégrer l’Autre dans sa dimension linguistique. Ce terrain neutre, cet amalgame des deux parlers, regroupe les dimensions spatiales, rassemble les deux amants et unit deux langues que tout oppose. Est-ce pour se réconcilier avec le passé commun entre la France et l’Algérie ? Il est possible.

-Dis-le maintenant à ton tour. Je me souviens, il y a longtemps, ou un jour à venir, peut-être, dans un lointain, dans un venir de l’avenir, je me souviendrai, en tout cas - dans l’un de mes rêves dont il ne me reste souvent qu’un bruit, à l’aube-toi, oui, toi, tu apprenais ma langue ! ... Alors tu aurais dit, si nous l’avions inventé-ni chez toi, ni chez moi, ou dans les deux parlers à la fois : “*el zadjé rie*“ ! (Djebar, 2003 : 373)

2. a. 3. El zadjé rie

C’est l’exemple qui renferme le plus de syllabes extirpées du mot arabe « *ElDjé/zalyer* » ; « *El* », « *za* », et « *djé* », et une seule syllabe clôture ce vocable « *rie* », dernière unité syllabique du mot « *Algérie* ». Ainsi, « *ElDjézayer* » connaît une apocope, et « *Algérie* » une aphérèse.

Elle rit ; son rire perlé juste avant un silence.

-Je dis le mot comme toi ; ou non, pas tout à fait : al-ssa-gé-rie ! et je traîne sur le s, je le double car j’y entends une douceur... Ta douceur ! (Djebar, 2003 : 373)

2. a. 4. al-ssa-gé-rie

François recourt au dédoublement de la lettre « s » comme pour rappeler le mot « *Elsass* ». Ce sifflement repris par la lettre « c » connote la douceur de *Thelja*, et le « z » qui semble zébrer dans la bouche tel un éclair connote l’ébranlement. Nous remarquons aussi l’inférence aux deux espaces qui se fait par le truchement du mot « *brume* » pour l’Alsace et le mot « *désert* » pour l’Algérie :

Alsagérie qui se dédouble dans le sifflement ou le zézaïement, il semble pour moi s’éteindre en une fuite qui découvre lentement quel horizon ? ... Ecoute encore : le mot, sa musique penche et s’ouvre, puis quand il expire, c’est sur un ciel de brume, ou son désert. (Djebar, 2003 : 374)

Nous pourrions assimiler cette mutation linguistique à l’étymologie du mot *Alsace* qui est « *Elsass* » contenant plusieurs « s ». Par cette intrusion littérale, l’*Alsace* rappelle son origine par le truchement d’une syncope effectuée sur le lexème « *Algérie* » et débitée du mot « *Elsass* ». En somme, les syllabes dérobées ou empruntées, les fragments lexicaux se défilent et concourent pour trouver un consensus linguistique regroupant les deux amants. « *Alsagérie* » peut être assimilé à « *FraNeige* », télescopage de *François* et *Thelja* pour résumer la nature de leur relation, leur fusion, leur symbiose par un jeu syllabique convoquant des figures de rhétorique.

Ces mots-là répondent à un besoin communicationnel qui est celui de nommer cette relation. Tout d’abord, cette néologie lexicale se base sur l’appellation de deux espaces géographiques et diamétralement opposés appartenant à deux continents différents. Formée sur l’amalgame de deux lexèmes-sources : *Alsace* et *Algérie*, cette création syllabique connaît plusieurs mutations avant de trouver sa forme finale.



Conclusion

A la visualisation et analyse des échantillons morcelés, nous pouvons attester, à travers ces procédés de transformation, réunis par la chair, l'auteure tente, à travers la plume de faire fusionner les deux personnages. La plasticité du langage a permis à dépasser les bornes linguistiques pour mettre à nu une réalité complexe et hybride, d'un ici et d'un ailleurs. Le contexte énonciatif a fait émerger cette créativité pour répondre aux besoins des deux amants à travers ce jeu de langue entre *François* et *Thelja*. Le système discursif dévoile une union et une désunion à la fois, ostensible sur tous les plans ; trouvant sa source dans l'amour partagé par les deux amants.

Le système linguistique mis en place a permis de dévoiler les méandres de la pensée de Bouraoui à travers l'évocation de la Terre par le séisme. Un système de réseau isotopique souligne l'enfance de l'auteure par la convocation de la Langue arabe littéraire enseignée qu'à l'école. C'est par le biais de cette évocation psychologique et mnémorique qu'elle arrive à activer ce monde qu'elle a créé pour transposer son lectorat. Il nous semble qu'elle veuille renouer avec la Terre de ses aïeux en faisant appel à sa langue maternelle.

Le multilinguisme pourrait être perçu comme un emprunt des langues, des langues à apprivoiser, Le processus de cet apprivoisement est d'une complexité extrême, au-delà de ce que nous pouvons imaginer, presque indescriptible, surtout lorsque l'influence de la langue première est forte et omniprésente, que les deux langues semblent se juxtaposer ou se confondre pour renaître en une seule (Ying Chen, 2014 : 85). Mettre à nu une pensée, tous les moyens sont à prendre pour dire au-delà des mots (Dire un dire personnel, révéler des ressentis, une personnalité) en étant au-delà de la langue (se placer dans un autre système).

Références bibliographiques

- Balibar, R., 1993, *Le Colingisme*. Paris : Presses Universitaires de France, 1993. (Collection Que sais-je ? n° 2796).
- Barthes, R., 1985, *L'aventure sémiologique*. Paris : Seuil.
- Boumedini, B., 2009, « L'alternance codique dans les messages publicitaires en Algérie. Le cas des opérateurs téléphoniques ». Dans *Synergies Algérie*, n° 6, *La Littéracie en contexte plurilingue*.
- Dubois J., Mitterand H., Dauzat A., 2001, *Dictionnaire étymologique*. Paris : Larousse.
- Gaudin F., Guespin L., 2000, *Initiation à la lexicologie française*. Bruxelles : Duculot
- Maingueneau, D., 2005, *Linguistique pour le texte littéraire*. Paris : Armand Colin.
- Pruvost, J., 2017, *Nos ancêtres les Arabes, ce que notre langue leur doit*. Paris: Jean-Claude Lattès.

Titulaire d'un doctorat en Lettres et Langues française à l'Université d'Oran 2, Fatima Zohra **BOUCHAKOUR** est chercheuse dans différents laboratoires de recherche, notamment enseignante-chercheuse à l'Université d'Aïn Témouchent, elle y est en sa qualité de maître de conférences. Ses recherches et publications scientifiques sont axées sur l'analyse du discours et traitent de notions très variées en mettant l'accent sur : la spatialité, l'onomastique, l'analyse discursive et sémiotique du texte et de l'image. Sa thèse de doctorat aborde les stratégies d'écriture chez Yasmina Khadra et se veut ainsi une palette littéraire.

